

Lectures | **Reading**
de | *La Nouvelle*
La Nouvelle | *Héloïse*
Héloïse | **Today**

publié sous
la direction de

edited
by

Ourida Mostefai

Pensée libre, n^o 4

Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau

Ottawa 1993

**CANADIAN CATALOGUING IN
PUBLICATION DATA**

**DONNÉES DE CATALOGAGE
AVANT LA PUBLICATION (CANADA)**

Main entry under title:

Vedette principale au titre:

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

(Pensée libre ; no. 4)
Text in French and English.
Includes bibliographical references.
ISBN 0-9693132-3-3

(Pensée libre ; no. 4)
Texte en français et en anglais.
Comprend des références
bibliographiques.
ISBN 0-9693132-3-3

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. North American Association for the
Study of Jean-Jacques Rousseau. III.
Title: Reading La Nouvelle Héloïse
today. IV. Series.

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. Association nord-américaine des
études Jean-Jacques Rousseau. III. Titre:
Reading La Nouvelle Héloïse today. IV.
Collection.

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5E

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5F

Ouvrage publié grâce au concours de l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, grâce à une subvention des Services Culturels français de Boston, et grâce à l'aide de la Faculté des Arts et des Sciences de Boston College.

The publication of this volume was made possible by the cooperation of the North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, by a grant from the French Cultural Services in Boston and by the support of the Graduate School of Arts and Sciences at Boston College.

© Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau / North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, 1993.

ISBN 0-9693132-3-3

Collection « Pensée libre » dirigée par Guy Lafrance.
Revision de textes, typographie et mise-en-page par Daniel Woolford.

Pensée libre series editor: Guy Lafrance.
Text editing, typesetting and layout by Daniel Woolford.

Imprimé au Canada
Printed in Canada

LA NOUVELLE HÉLOÏSE
DEVANT LA CRITIQUE ET
L'HISTOIRE LITTÉRAIRES
AU XIX^e SIÈCLE

Faut-il rappeler combien fut considérable, en 1761, le succès de *La Nouvelle Héloïse*? « J'ai connu des personnes sensibles, note Gudin de la Brenellerie une quinzaine d'années plus tard, qui n'avaient jamais osé en faire une seconde lecture, tant elles avaient été affectées de la première ». À peine le roman a-t-il paru qu'il est entre toutes les mains et « tel libraire avide », Mercier en témoigne, demandait jusqu'à douze sous par volume pour une heure de lecture. L'œuvre a libéré le culte du sentiment et de la sensibilité, enseigné le bonheur des larmes : « D'émotions en émotions, de bouleversements en bouleversements, écrit le général baron Thiébault dans ses *Mémoires*, j'arrivai à la dernière lettre de Saint-Preux, ne pleurant plus, mais criant, hurlant comme une bête ». Jean-Jacques était devenu un directeur de conscience, un guide, le prophète d'une régénération morale.

Parmi les critiques et les hommes de lettres, certains n'ont pas marchandé leur admiration : d'Alembert, Duclos, Fréron, Panckoucke se sont émus. Mais d'autres, jugeant en techniciens, ont regretté le dédain des règles, dénigré la psychologie ou les caractères, déploré l'abondance des « homélies philosophiques » et des « dissertations ». D'autres encore — Bonnet, Marmontel, Borde, La Harpe ou même Voltaire — ont parlé de « peintures lubriques », se sont effarés de « maximes souvent dangereuses ». Œuvre d'art imparfaite, l'*Héloïse* offrait encore un pernicieux « mélange de vice et de vertu », redoutable aux âmes innocentes, sur lequel quelques-uns, même dans le public, jetaient sévère condamnation. « Rien de plus contraire aux bonnes mœurs que son Héloïse », décrète Mme Du Deffand, et Mme Necker, mère de Mme de Staël, renchérit : « Rien de moins moral que *La Nouvelle Héloïse*; c'est un édifice de vertu élevé sur les fondements du

vice¹ ». Ce bref survol nous le rappelle : quel que soit son succès — des dizaines d'éditions jusqu'à la fin du siècle —, quel que soit son impact sur le roman, les mentalités et les mœurs, la *Julie* ne fait pas l'unanimité.

Il n'est pas rare qu'une œuvre portée aux nues glisse bientôt dans l'oubli : qui lit encore *Corinne* ou *Hernani* ? Certes, il n'y a pas à s'inquiéter de la survie du Rousseau politique du second *Discours* et du *Contrat social*. Exécré ou admiré, il n'a jamais disparu et sa pensée, faste ou néfaste, a toujours été jugée d'actualité. Mais *La Nouvelle Héloïse* est un roman, donc soumise à l'évolution du goût, des esthétiques, de la mode, de la morale. Les statistiques paraissent apporter des informations réconfortantes. J. Sgard compte, de 1778 à 1978, cinquante-cinq éditions distinctes, soit une tous les trois ans et demi — beaucoup plus, cela va sans dire, si l'on ajoute à ce chiffre celui des retirages, difficiles à dénombrer, et celui des éditions d'œuvres complètes. Car si Rousseau, avec les autres philosophes, subit une éclipse sous l'Empire, son roman a tout de même, recensées par J. Roussel, cinq éditions de 1804 à 1814, six de 1814 à 1824, toujours sans parler de ces *Œuvres complètes* qui pullulent sous la Restauration². On l'achète donc, mais le lit-on ? À l'époque, faire l'emplette d'un Voltaire ou d'un Rousseau revient aussi à afficher une opinion religieuse ou politique ou, plus simplement, à meubler un rayon de bibliothèque. Dans *Un début dans la vie*, Balzac fait dire à l'un de ses personnages : « Qui ouvre jamais son Voltaire ou son Rousseau ? Personne ». Dans *César Birotteau*, on sourit en voyant la gentille Césarine acheter de ses petites économies « cette bibliothèque vulgaire qui se trouve partout et que son père ne lirait jamais ».

Si l'indice le plus précieux de la survie d'une œuvre est fourni par le nombre de celles qu'elle continue à nourrir et à influencer, il n'est peut-être pas inutile de chercher à savoir, fût-ce très brièvement, quel

-
1. Sur l'accueil réservé à *La Nouvelle Héloïse*, on consultera : S.S.B. Taylor, « Rousseau's contemporary reputation in France », *SVEC*, XXVII, 1963, pp. 1545-1574; A. Atridge, « The reception of *La Nouvelle Héloïse* », *SVEC*, CXX, 1974, 1974; Cl. Labrosse, *Lire au XVIII^e siècle : La Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*. Lyon, 1985; R. Trousson, *Rousseau et sa fortune littéraire*. 2^e éd. Paris, 1977, pp. 23-34; *Jean-Jacques Rousseau*. Paris, 1988-1989, t. II, pp. 105-124.
 2. J. Sgard, « Deux siècles d'éditions de *La Nouvelle Héloïse* », dans : *Voltaire et Rousseau en France et en Pologne*. (Colloque de Nieborow, octobre 1978). Varsovie, 1982, pp. 123-134; J. Roussel, *Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution*. Paris, 1972, pp. 220, 429-430.

accueil les grands créateurs de la première moitié du XIX^e siècle ont réservé à *La Nouvelle Héloïse*. Chateaubriand a été dans sa jeunesse grand admirateur de « la dévote Julie », mais il s'est repris et en 1809, dans la *Défense du Génie du christianisme*, il tance Jean-Jacques d'avoir mis à la mode « ces rêveries désastreuses et si coupables » qui mènent les jeunes gens au suicide — curieuse palinodie sous la plume de l'auteur de *René*. Inutile de parler de Senancour : *Aldomen* n'existerait pas sans l'*Héloïse*. Stendhal l'a lue dès 1794 « dans des transports de bonheur et de volupté impossibles à décrire » et il assure encore en 1803, en dépit de l'influence des Idéologues : « Ce livre ne vieillira pas de dix ou douze siècles ». Il vieillirait pourtant, et d'abord pour Stendhal lui-même qui, une douzaine d'années plus tard, juge Rousseau « emphatique », son style « boursoufflé », ses lettres « affectées » et qui, en 1837, assure que la *Julie* a rejoint dans l'oubli les romans de Mme Cottin. Dans *Le Rouge et le Noir*, il fait de l'œuvre, avilie par trois générations de « faux sensibles », le vade-mecum du séducteur sans imagination et Julien la récite à Amanda Binet avant de la réciter à Mathilde. Que dire de Lamartine, qui s'écrie en 1810 : « Grands dieux ! quel livre ! comme c'est écrit ! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas » ? Jeune, il vivra ses amourettes sur le ton de Saint-Preux et en 1816 encore, *Raphaël* aura, pour retracer l'aventure avec Julie Charles, l'atmosphère, le décor et le style du roman rousseauiste. Mais le vieux poète, amer, n'y verra plus — l'ingrat — qu'« un livre immoral et raisonneur sur l'amour ». Le peintre Delacroix, féru de littérature, s'est d'abord enflammé à la lecture de « ces lignes brûlantes » ; vieilli, il détestera Jean-Jacques et le romantisme, son « sérieux pédantesque et attendri », ce roman qui fut « l'école de l'amour malade ». À dix-huit ans, Michelet a lu *La Nouvelle Héloïse* « avec délire », mais l'historien du dix-huitième siècle et de la Révolution en vient à haïr une œuvre où Julie incarne « la réaction chrétienne », où Rousseau prêche « un pitoyable radotage » qui en a inspiré « tant d'autres, pleureurs, malades, mélancoliques, égoïstes, qui vont se pleurant eux-mêmes, cherchant l'oubli ». Hugo — c'est plus simple — a toujours été imperméable au charme d'un récit qui, lu dans l'adolescence, lui a paru distiller « l'ennui sous toutes ses formes ». Balzac au contraire a nourri ses premières œuvres — *Sténie*, *Wann-Chlore*, *Le Vicaire des Ardennes* — d'une *Héloïse* qu'il sait presque par cœur. Mais vient la maturité, et ce curieux paradoxe : le roman de Rousseau est exploité dans *Le Lys dans la vallée*, dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, *Le Médecin de campagne* ou *Les Paysans*, mais Balzac critique littéraire parle avec dédain de

« l'amour discuteur et phraseur », voit en Julie et Claire « des entéléchies [sans] chair ni os », dénonce l'influence délétère de l'œuvre sur les mœurs et y trouve le germe de ce « sandisme » romantique dont l'idéalisme faux corrompt les jeunes filles de province. George Sand, elle, peut se dire « fidèle [à Rousseau] comme au père qui [l'] a engendrée », ce qui ne l'empêche pas, dans *Jacques*, en 1834, de contester expressément l'*Héloïse*. Il est vrai cependant, l'influence, acceptée ou rejetée, est durable : Nerval, vers 1830, puise chez Rousseau pour *Dolbreuse ou le Roman à faire* et, en 1849, nourrit encore de la *Julie* son *Marquis de Fayolle*...

La conclusion s'impose sans peine. Sauf chez Hugo, depuis toujours réfractaire, l'engouement pour *La Nouvelle Héloïse* est un embrasement de jeunesse, une flamme d'adolescence bientôt soufflée par la maturité. L'œuvre agit longtemps, mais contestée et transformée et, il serait aisé de le montrer, seule survit vraiment la première partie, celle qui passe pour une apologie de la passion, non — sauf chez le réactionnaire auteur de *La Comédie humaine* — la seconde et son hypostase du couple, de la famille et de la vertu.

L'œuvre cependant n'agit pas que sur les créateurs. L'éloignement progressif dans le temps l'entraîne peu à peu dans le processus de codification de la culture. Une classification s'opère, effectuée tantôt par les érudits et les professeurs, tantôt par les vulgarisateurs dispensateurs du modèle culturel et, naturellement, par la scolarité. Histoires littéraires, morceaux choisis, manuels, « résumés », « aide-mémoire » condensent les choix culturels d'une société et l'image qu'elle prétend se faire de son propre passé. Par leur canal se transmettent images et stéréotypes, expressions de cette société et des valeurs qu'elle entend sauvegarder et promouvoir. Balzac l'a fort bien illustré dans *César Birotteau* par le personnage du boutiquier Matifat, qui accumule les clichés et cite pompeusement les auteurs qu'il n'a jamais lus :

Jamais il ne disait Corneille, mais le sublime Corneille! Racine était le doux Raciné. Voltaire! oh! Voltaire, le second dans tous les genres, plus d'esprit que de génie! Rousseau, esprit ombrageux, homme doué d'orgueil et qui a fini par se pendre.

Ces ouvrages, destinés à la propagation de la culture officielle et reflets d'une option idéologique, présentent à chaque époque un ensemble de traits communs, propres au genre. Davantage faits pour aider la mémoire que pour éveiller la réflexion, ils répartissent les matières avec

une clarté artificielle qui suppose la simplification et l'interprétation univoque, la réduction de l'œuvre ou de l'auteur à un trait accepté pour dominant — le « sublime » Corneille, le « doux » Racine. S'adressant à des jeunes et cherchant la confiance des parents, ils véhiculent des points de vue conformistes, d'une apaisante généralité, évitent les jugements trop personnels. Le XIX^e siècle, en particulier, ne sépare pas l'esthétique de la morale, la qualité littéraire du respect de l'ordre établi, et certains sujets, abordés ou effleurés par exemple dans *La Nouvelle Héloïse* — religion, éthique, sexualité, politique — paraissent difficiles à introduire dans les classes — d'où la nécessité d'affadir, d'édulcorer, de choisir les passages les plus innocents, quitte à dénaturer l'ensemble. À un XVIII^e siècle progressiste et libre penseur qui a mené à la Révolution, les manuels préfèrent un rassurant XVII^e siècle conservateur et chrétien. C'est déjà la position de Chateaubriand dans le *Génie du christianisme* : « Aussi le dix-huitième siècle diminue-t-il chaque jour dans la perspective, tandis que le dix-septième semble s'élever, à mesure que nous nous en éloignons ». C'est ce que répète le *Manuel* de Calvet en 1948 : « L'art du dix-huitième siècle ne peut pas remplacer celui du dix-septième dans l'éducation de l'esprit. La plupart des idées qu'il exprime sont de celles qui soulèvent la réprobation d'un grand nombre et qui divisent les âmes³ ».

Enfin ces livres sont conçus, non pour faire place aux avant-gardes, aux excentriques ni surtout aux boute-feu, mais pour durer. Sans souci du retard accumulé par rapport à la recherche, ils imposent souvent une certaine perspective à un grand nombre de générations qui se trouvent ainsi, à cinquante ans de distance, partager la même communauté des évidences culturelles : enfant, j'ai appris les mêmes vers de Sully Prudhomme que mon grand-père. Les *Leçons* de Noël et La Place, ancêtres du genre, sont publiées en 1804 et sévissent toujours en 1862. Cette longévité ne s'est pas abrégée au XX^e siècle. Le manuel de M. Braunschwig, publié en 1920, est encore en service en 1953; celui d'Abry, Audic et Crouzet, sorti en 1912, atteint les 400 000 exemplaires en 1940; l'*Histoire* de Des Granges, apparue en 1910, aura

3. Chateaubriand, *Essai sur les révolutions — Génie du christianisme*. Publ. par M. Regard. Paris, Pléiade, 1978, p. 871; J. Calvet, *Manuel illustré d'histoire de la littérature française*. 17^e éd. Paris, 1948, p. 429. Sur les caractéristiques des manuels scolaires, on consultera l'excellente étude de J. Sareil, « Le massacre de Voltaire dans les manuels scolaires », *SVEC*, CCXII, 1982, pp. 83-161. Voir aussi R. Fayolle, « Les Confessions dans les manuels scolaires de 1890 à nos jours », *Œuvres et Critiques*, III, 1978, pp. 63-86.

46 éditions jusqu'en 1947, et le record est peut-être détenu par les *Éléments d'histoire littéraire* de R. Doumic : publiés en 1888, il s'en était vendu, en 1937, la bagatelle de 900 000 exemplaires à au moins 900 000 lycéens et étudiants qui, devenus à leur tour parents ou enseignants, ont pu répercuter leur message pendant une ou deux décennies encore.

Dans ses manuels, la première moitié du XIX^e siècle n'a pas fait à *La Nouvelle Héloïse* un sort enviable. Les temps, il est vrai, étaient particulièrement défavorables à l'ancienne idole révolutionnaire. Dès la signature du Concordat, les ouvrages de piété se sont multipliés et l'Empire s'est montré plus que défiant à l'égard de la pensée des Lumières : aux difficultés du commerce de la librairie s'ajoute le souci de contrôler étroitement l'esprit public. La Restauration, s'appuyant sur la puissante Société des missions et sur la Congrégation, agissant sur l'opinion par des journaux influents, dénonce dans les écrivains du siècle précédent les pires apologistes de la subversion et de la sédition. Les conférences de Mgr Frayssinous à Saint-Sulpice, violemment hostiles, sont réunies en trois volumes en 1825 et seront rééditées jusqu'en 1884⁴, Rousseau y apparaissant parmi les plus redoutables destructeurs des valeurs morales, politiques et civiles.

L'inquiétude est d'autant plus grande qu'à la certitude du complot philosophique fauteur de la tourmente révolutionnaire, se joint le soupçon d'une nouvelle conjuration contre la société restaurée. J. Roussel l'a montré⁵, l'essor de l'édition, favorisé par le développement des techniques, aide à submerger le marché sous les écrits de Voltaire et de Rousseau. Lorsque Belin annonce en 1817 son édition bon marché de Rousseau, digne pendant de celle de Desoër pour Voltaire, les autorités ecclésiastiques publient un *Mandement* adjurant les fidèles de résister à la diabolique séduction des mauvais livres. Cette malencontreuse instruction pastorale n'a pas tardé à être chansonnée par le Genevois Chaponnière, puis par Béranger, qui rendent plaisamment Rousseau et Voltaire responsables de tous les maux et les éditions malfaisantes continuèrent de proliférer. En 1821, Mgr de Boulogne accable Rousseau, professeur « d'insubordination et de révolte, [...]

4. Voir A. Garnier, *Frayssinous : Son rôle dans l'Université sous la Restauration (1812-1828)*. Paris, 1925; R. Trousson, « Jean-Jacques et les évêques : de Mgr Lamourette à Mgr Dupanloup », *Bull. de l'Acad. Royale de Langue et de Littérature Françaises*, LXI, 1983, pp. 278-303.

5. J. Roussel, *op. cit.*, pp. 429-434. Voir aussi A. Billaz, *Les écrivains romantiques et Voltaire*. Paris, 1975, t. I, pp. 35-36.

d'impiété jusqu'au délire et d'irréligion jusqu'au fanatisme », et bientôt la Société des Bonnes Lettres réédite les apologistes en brochures populaires destinées à endiguer le flot de la perversion morale et politique.

Dès lors, tout ce qui peut desservir Rousseau, l'évident fourrier de la Terreur, est accueilli avec joie. En 1809, Barante a jugé sa vie « remplie de détails ignobles et de fautes impardonnables » et l'année suivante, les *Rousseauana* de Cousin d'Avallon ont colporté les anecdotes scandaleuses. En quelques années, diverses publications aident à salir son image et à conditionner l'opinion : en 1812, la *Correspondance littéraire* de Grimm; en 1818, le *Supplément au Cours de littérature* de La Harpe, les pseudo-*Mémoires* de Mme d'Épinay et les *Mémoires* de Morellet; en 1821, les *Mémoires* de Marmontel; en 1825, l'article haineux de Sévelinges dans la *Biographie universelle* de Michaud⁶... Loin d'apparaître en vestige fossilisé, le haïssable Jean-Jacques est au cœur des débats politiques et religieux les plus actuels et reste un mythe mobilisateur d'une redoutable efficacité. Dans de telles circonstances, quoi de surprenant si les manuels, à défaut de pouvoir l'ignorer, veillent à préserver les jeunes esprits de sa fatale influence?

En 1804 paraissent, en deux forts volumes, les *Leçons de littérature et de morale* de Noël, ecclésiastique défroqué qui deviendra en 1831 inspecteur général de l'Université royale de France, et de La Place, qui occupera en 1810 la chaire d'éloquence à la faculté de Paris. L'ouvrage énonce d'emblée les principes idéologiques et politiques dirigeant ses choix :

Chaque morceau de ce recueil, en offrant un exercice de lecture soignée, de mémoire, de déclamation, d'analyse, de développement oratoire, est en même temps une leçon d'humanité ou de justice, de religion, de philosophie, de désintéressement ou d'amour du bien public, etc. Tout, dans ce recueil, est le fruit du génie, du talent, de la vertu; tout y respire et le goût le plus exquis, et la morale la plus pure. Pas une pensée, pas un mot qui ne convienne à la délicatesse de la pudeur et à la dignité des mœurs⁷.

-
6. Pour un résumé de la situation, voir R. Trousson, *Le Tison et le Flambeau : Victor Hugo devant Voltaire et Rousseau*. Bruxelles, 1985, pp. 17-28.
 7. *Leçons de littérature et de morale*. Paris, 1804, 2 vol., t. I, pp. viii-ix. Pour une évaluation d'ensemble, voir J. Ehrard, « La littérature française du 18^e siècle dans l'enseignement secondaire en France au 19^e : le manuel de Noël et La Place », *SVEC*, CLII, 1976, pp. 663-676.

On ajoutera : rien non plus qui aille à l'encontre de l'ordre établi. Le Rousseau politique est donc rigoureusement absent. Plusieurs extraits figurent cependant sous les rubriques Tableaux, Descriptions, Philosophie morale ou Discours, d'où émerge un Jean-Jacques stoïcien, chrétien, végétarien, admirateur des couchers de soleil et satisfait de la maisonnette aux contrevents verts. De *La Nouvelle Héloïse*, un bref passage, soigneusement réduit aux éléments descriptifs, des « rochers de Meillerie ». Au fil des éditions s'ajoutera un autre extrait, toujours aussi peu compromettant, tiré des discussions sur le suicide, préalablement expurgées. Il en résulte un Rousseau décoloré, inoffensif, méconnaissable, mais orthodoxe et récupérable, quoique la table de l'édition de 1847 croie encore utile de joindre à son nom cette sobre définition : « Ecrivain éloquent, sophiste impie et dangereux ». Les jeunes âmes étaient à l'abri!

C'est peu, et pourtant Noël et La Place restent, jusqu'en 1848, parmi les plus explicites. En 1825, un Belge, Auguste Baron, est seul à trouver dans l'*Héloïse* « le moyen qui pourrait ramener aujourd'hui les esprits sensibles aux idées religieuses », tandis que, dix ans plus tard, Henry Aigre concède : « l'*Héloïse* a des défauts, mais ils sont amplement rachetés par l'éloquence et la sensibilité ». Dans ces deux cas, quelques mots paraîtront bien peu de chose pour évoquer un roman aussi complexe et aussi riche. De la sensibilité et de la religion : la *Julie* est ramenée à un discours rassurant, qu'on se garde bien d'ailleurs d'approfondir et de développer. Quant à Villemain, dans son cours professé à la Sorbonne en 1828-1829, s'il analyse longuement la *Lettre à d'Alembert* et l'*Émile*, il expédie la *Julie*, livre « sans invention » en cinq lignes⁸.

Déception? Ce n'est rien encore. F. Barthe (1838), E. Gérusez (1839, 1849), D. Nisard (1841), M. Chapsal (1847) contiennent bien, ici ou là, quelques lignes sur la biographie ou une allusion sévère aux idées politiques, mais pas un mot sur *La Nouvelle Héloïse*, qui n'est même pas toujours citée. C'est encore un Belge, Henri Moke, qui, tout à la fin de cette période, en proposera l'explication — si l'on ose dire — la plus diserte. Rousseau s'est intéressé, dit-il, à la question morale du triomphe de la volonté sur les passions :

Il l'avait développée avec une sorte d'excitation fébrile dans *La Nouvelle Héloïse*, ouvrage du genre romanesque, mais où les mouvements du cœur humain sont

8. Nous citons d'après le *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle*. Paris, 1852, t. II, p. 255.

quelquefois étudiés avec profondeur, en même temps que dépeints avec une magie de pinceau sans égale. Il s'applique à nous y montrer la vertu luttant contre l'amour. Mais il n'y donne point la solution du problème, la mort venant enlever son héroïne sans qu'elle ait trahi ses devoirs, mais avant qu'elle ait pu étouffer la flamme mal éteinte qui remplit encore son âme d'inquiétude. Sa probité d'écrivain recule donc devant la crainte de mentir en proclamant l'empire absolu de la raison⁹.

Pour l'ensemble d'une époque où le roman de Rousseau continue d'inspirer les créateurs, le bilan est maigre : *La Nouvelle Héloïse* semble pratiquement rayée du corpus des œuvres ou, dans le meilleur des cas, résumée en un traité de morale sur lequel on se garde cependant de s'appesantir. Alors que, selon la bibliographie de J. Sanelier, il paraît quatorze éditions de l'œuvre entre 1824 et 1848, il faut bien constater qu'elle est censée, pour le public des élèves, ne pas faire partie du bagage autorisé : les sujets qu'elle traite, c'est clair, ne sont compatibles ni avec l'ordre, ni avec les bonnes mœurs. Enfin, pour ce qui regarde l'art, la technique romanesque, la composition, le style, la psychologie, les réflexions sur la société, la musique, le monde, les idées, c'est simple : il n'en est même pas question.

Il n'est guère douteux que *La Nouvelle Héloïse*, rangée par certains dans la catégorie des œuvres secondaires en raison de son appartenance au genre romanesque, n'ait aussi pâti de l'hostilité quasi générale manifestée au penseur politique et religieux que condamnaient Constant, Bonald, Maistre ou Lamennais et que rejetaient aussi Balzac ou Lamartine. Pour les conservateurs, derrière Rousseau flamboie toujours le souvenir de la Terreur ou, pour un libéral comme Benjamin Constant, celui du fondateur du despotisme populaire.

Mais 1848 approchait. Albert Schinz croyait, il y a un demi-siècle, déceler alors « un retour de faveur pour l'auteur du *Contrat social*, [...] une levée de boucliers pour défendre Rousseau¹⁰ ». Hélas, outre qu'il

-
9. A. Baron, *Résumé de l'histoire de la littérature française*. Bruxelles, 1825, p. 248; H. Aigre, *Précis de l'histoire de la littérature française*. Paris, 1835, p. 123; F. Barthe, *Histoire abrégée de la langue et de la littérature françaises*. Paris, 1838; E. Géruzez, *Essais d'histoire littéraire*. Paris, 1839; *Études littéraires sur les ouvrages français prescrits pour les examens des baccalauréats ès lettres et ès sciences*. Paris, 1849; D. Nisard, *Précis d'histoire de la littérature française*. Paris, 1841; M. Chapsal, *Modèles de littérature française*. Paris, 1847; H. Moke, *Histoire de la littérature française*. Bruxelles, 1847-1849, t. IV, p. 156. L'observation de Baron est reproduite telle quelle par Loeve Veimars, *Précis de l'histoire de la littérature française*. Bruxelles, 1840, p. 221.
10. A. Schinz, *État présent des travaux sur J.-J. Rousseau*. Paris-New York, 1941, pp. 17, 27.

serait aisé de montrer que, même pour le *Contrat*, ces rares boucliers constituent un chétif rempart contre les attaques redoublées des conservateurs, l'*Héloïse* ne bénéficie nullement d'un regain de faveur et, entre 1848 et 1878, entre la Révolution et le premier Centenaire, sa destinée est plus pitoyable que jamais. Loin d'être mieux comprise et appréciée, elle subit au contraire le choc en retour des assauts menés contre le politique : de ce forcené, de cet anarchiste acharné à démanteler l'ordre social et la religion, quel roman pouvait-on attendre, sinon un échantillon scandaleux d'immoralité, à l'image de l'homme lui-même?

En publiant un cours professé de 1848 à 1851, Saint-Marc Girardin ne faisait pas mystère de son propos. « En 1848, dit-il, c'était surtout le *Contrat social* que je voulais examiner, afin d'attaquer dans son principe la plus funeste erreur de toutes celles qui égaraient à ce moment la société, je veux dire la doctrine du pouvoir absolu de l'État¹¹ ». Son analyse du roman n'est pas étrangère à ce dessein fondamental. Curieux cas que le sien : libéral sous Charles X, promu par la révolution de juillet, écarté de la politique par 1848, devenu l'un des chefs de l'opposition libérale sous l'Empire, le retour de la république devait le rejeter dans les rangs du parti conservateur et monarchique. Dans *La Nouvelle Héloïse*, il dénonce un dérapage moral, une méconnaissance absolue de l'âme féminine. Où Rousseau aurait-il connu des filles, des sœurs, des épouses, des mères?

De toutes les choses humaines que Rousseau ignore, la femme est ce qu'il ignore le plus. [...] La femme ne s'est jamais présentée à Rousseau sous cette forme à la fois familière et noble. Il connaît la femme amoureuse et passionnée; [...] il connaît madame de Warens, triste idéal. [...] Julie, Claire, Sophie manquent de pureté, même quand elles sont vertueuses, [...] elles ne sont pas de bonne compagnie, [...] il y a quelque chose de grossier et de hardi dans leurs sentiments (t. I, pp. 191-192).

Pourquoi Julie peut-elle confondre « le langage de l'hygiène avec le langage de l'amour »? Parce qu'elle est « la fille de madame de Warens. [...] Quiconque n'a pas lu les *Confessions* ne peut rien comprendre à *La Nouvelle Héloïse* [...]. Comment Julie et Saint-Preux parent-ils passer

11. Saint-Marc Girardin, *Jean-Jacques Rousseau*. Paris, 1875, 2 vol., t. II, p. 356. Avant de paraître en volume, le cours avait été publié, de 1852 à 1856, dans la *Revue des Deux Mondes*. L'auteur consacre 57 pages au *Contrat*, mais aussi 37 à l'*Héloïse*, avec de nombreuses citations.

pour des héros de tendresse pure et délicate? » (t. I, pp. 193-197). En célébrant la sensibilité, Rousseau n'a peint que « les emportements de la passion ». La seconde partie du roman, c'est vrai, semble plus élevée, mais repose en réalité sur ce sophisme que « la sagesse humaine peut suffire à corriger les passions de l'homme et à donner la vertu ». L'erreur est la même dans le traité politique et dans le roman : « Vaines tentatives de la sagesse humaine, soit dans l'État, soit dans la famille! On ne fait pas de l'ordre avec du désordre; les démolisseurs ne peuvent pas devenir des constructeurs » (t. I, p. 207)¹².

Le ton est moins amène encore chez le théologien et critique Alexandre Vinet. Chrétien libéral, fervent partisan de la suprématie de l'ordre moral, intransigeant sur l'éthique, il dénonce avec écœurement un ouvrage de corruption et de malfaisance :

L'œuvre est difforme à force d'être défectueuse. Quel prestige cependant que celui de *La Nouvelle Héloïse*, monstre en littérature et surtout en morale, livre où il faut voir le produit de la préoccupation la plus inouïe pour n'y pas reconnaître celui de la perversité la plus raffinée, livre où le bien et le mal sont mêlés, identifiés, de la manière la plus perfide, [...] où le sophisme commande, où l'absurde se fait croire, [...] ouvrage faux¹³.

Si le pasteur Vinet s'effare de l'immoralité profonde de l'œuvre, Lamartine, dans son *Cours familier*, est bien revenu de son culte d'autrefois. Il exécère maintenant un Rousseau qui n'a connu que « de sales amours, [...] des sensualités grossières », l'homme qui a abandonné ses enfants, mais aussi — rappel de l'omniprésence du politique — « le philosophe de la guerre civile, [...] le grand anarchiste de l'humanité ». Ce destructeur de la famille et de la propriété, dit le poète, n'a pas hésité, dans un roman ignoble et corrupteur, à « attenter à toutes les chastetés de l'imagination » :

La Nouvelle Héloïse, roman d'idées autant et plus que roman de cœur. [...] Ce fut une ivresse qui dura un demi-siècle mais qui ne laisse, maintenant qu'elle est dissipée, que des pages froides et des esprits vides. [...] Il écrivit son *Héloïse*, roman déclamatoire comme une rhétorique du sentiment, dissertation sur la

-
12. L'expression de Saint-Marc Girardin prend toute sa saveur quand on se souvient de son origine. Après les journées de février, le préfet de police Caussidière organisa une garde composée d'anciens condamnés politiques et de membres de sociétés secrètes. Critiqué, il se défendit en répondant qu'il faisait de l'ordre avec du désordre.
 13. A. Vinet, *Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle*. Paris, 1853, t. II, p. 315.

métaphysique de la passion, passionnée cependant, mais de cette passion qui brûle dans les phrases et qui gèle dans les cœurs¹⁴.

C'est précisément l'opinion, au même moment, de Désiré Nisard : « Rousseau avait ignoré l'amour parce qu'il n'était capable que de désirs. [...] Rousseau n'aime pas, car il ne respecte pas celle qu'il aime. [...] Touchez la main de ces amants, elle est glacée¹⁵ ».

Mais Lamartine ou Vinet sont des libéraux, Nisard un renégat du romantisme qui s'est fait le champion du nationalisme contre les influences étrangères? La gauche n'est pas plus tendre. Certes, Louis Blanc a exalté « l'immortel et infortuné Jean-Jacques », mais Proudhon n'a pas assez de mots pour honnir le *Contrat social*, « cette coalition des barons de la propriété, du commerce et de l'industrie contre les déshérités du prolétariat ». Quant à la *Julie*, inutile de chercher ailleurs l'origine de la dévirilisation de l'esprit français :

Le moment d'arrêt de la littérature française commence à Rousseau. Il est le premier de ces femmelins de l'intelligence, en qui, l'idée se troublant, la passion ou affectivité l'emporte sur la raison, et qui [...] font incliner la littérature et la société vers leur déclin. [...] l'*Héloïse* a relevé l'amour et le mariage, j'en tombe d'accord, mais elle en a aussi préparé la dissolution : de la publication de ce roman date pour notre pays l'amollissement des âmes par l'amour, amollissement que devait suivre de près une froide et sombre impudicité¹⁶.

Il est pour le moins piquant de constater que l'argument de la féminisation des esprits, lancé par Proudhon, sera amplement repris et diffusé, vers 1912, par Barrès, Maurras et la droite de l'Action française! Et si le socialiste Proudhon déteste l'*Héloïse*, à l'extrême droite, le pamphlétaire catholique Louis Veillot s'en donne à cœur joie sur « Julie d'Étange, baronne de Wolmar, princesse de Cuistrerie¹⁷ ». Singulière

14. *Cours familier de littérature*. Paris, chez l'auteur, 1856-1869, t. XI, p. 385. Sur son évolution : R. Trousson, « Lamartine et Jean-Jacques Rousseau », *RHLF*, LXXVI, 1976, pp. 744-767.

15. D. Nisard, *Histoire de la littérature française*. Paris, 1861, t. IV, pp. 435-436.

16. Ce texte a paru en 1858 dans *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*. Voir Proudhon, *Les Femmelins*. Éd. A. l'Écart, 1989, pp. 31-33. Voir S. R. Ghibaudi, *Proudhon e Rousseau*. Milano, 1965; R. Trousson, *Rousseau et sa fortune littéraire*, pp. 89-91.

17. Dans *Cà et Là*. Paris, 1860, t. II, p. 127. On peut aussi continuer à ignorer complètement l'œuvre. C'est le cas de L.-L. Buron (*Abrégé de l'histoire de la littérature française*. Paris-Lyon, 1851) ou de Th. Barrau (*Morceaux choisis des auteurs français*. Paris, 1860).

réconciliation des contraires! À ces aménités de droite et de gauche, ajoutons, pour faire bonne mesure, celles des *Morceaux choisis* du très pieux et conservateur Frédéric Godefroy, qui s'entend à donner du roman une présentation alléchante :

[Rousseau] publia le voluptueux et immoral roman d'Héloïse, où l'on voit un séducteur sans délicatesse présenté comme un modèle de vertu, et une jeune fille qui se laisse séduire par son précepteur, sous le toit paternel, transformée en créature angélique; où tous les caractères sont faux, et presque toutes les situations forcées, où enfin les couleurs de la vertu sont constamment données au vice. *La Nouvelle Héloïse* ne mérite pas moins de critiques, à l'envisager comme composition dramatique. Le roman ne marche pas, l'intrigue est mal conduite, l'ordonnance mauvaise. Les personnages sont uniformes, guidés, exagérés, et plus de la moitié de l'ouvrage est occupée par des dissertations. Le style aussi en est souvent bien vicieux, surtout dans la première partie¹⁸.

Personne alors, en ces années sombres, pour prendre la défense du roman? Si : l'inconditionnel Ernest Hamel, futur sénateur de la République, admirateur de Robespierre et auteur, en 1868, de *La statue de Jean-Jacques Rousseau*. Chez lui aussi, mais dans l'autre sens, la politique détermine le point de vue, et même avec une certaine naïveté. Rousseau a dit dans la *Julie* que la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince, qu'un gentilhomme descend toujours d'un fripon et Voltaire s'est moqué de lui. Voilà pourtant qui sonne juste :

Au point de vue des idées du jour, l'œuvre de Rousseau était extrêmement osée; on y sentait circuler d'un bout à l'autre un souffle libéral et démocratique. [...] Or, admirez, étranges et logiques démocrates qui paraissent aujourd'hui vouloir accabler Rousseau du poids de Voltaire, voilà Voltaire qui prend en main la cause du clergé, de la noblesse et des parlements, lesquels, dit-il, n'ont fait que rire des injures et des systèmes de Jean-Jacques. Vienne 89, et ils ne riront plus, et l'ami Jean-Jacques se trouvera suffisamment vengé.

Toutefois je conviendrai qu'au point de vue du roman cette œuvre [...] est tout à fait défectueuse; que l'intérêt ne s'y soutient pas suffisamment; que les personnages y tiennent quelquefois un langage peu en rapport avec leur âge ou leur sexe, et que l'on sent trop que c'est l'auteur qui parle par leur bouche. Mais je me moque fort des personnages et m'intéresse infiniment, au contraire, aux idées et aux sentiments du philosophe¹⁹.

18. F. Godefroy, *Prosateurs français des XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, 1868, p. 360. Inutile de préciser que cette anthologie ne propose aucun extrait de l'œuvre.

19. E. Hamel, *La statue de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, 1868, pp. 223-227.

Belle tirade, où le roman, réhabilité pour cause de démocratie avancée, est donné en pâture aux adversaires sur le plan esthétique! Du moins prouve-t-elle à son tour combien l'œuvre est tributaire des positions idéologiques des commentateurs. À tout prendre, Hippolyte Taine, même s'il n'aime pas Rousseau le destructeur de l'ordre et en regrettant les « dissertations », touchera plus juste, dans quelques années, en rappelant qu'à côté du « moraliste qui gronde », le roman fait parler le « magicien » qui séduit femmes et jeunes gens et qui, dans une société de salons, fait entendre soudain la voix de la nature, le ton de l'indépendance et de la passion et — n'en déplaise à Proudhon — exalte « la vie mâle, active, ardente, heureuse et libre en plein soleil et au grand air²⁰ ». Du reste, cette objectivité demeure isolée. L. Moreau revient sur le thème de la corruption, de l'immoralité d'un auteur qui n'a connu l'amour que « sous la chaîne du concubinage ou de l'adultère ». Pour ce conservateur de la Mazarine, catholique intraitable, l'affaire est entendue :

Le roman de Rousseau, froide imitation de *Clarisse*, est une œuvre fautive, drame vide, sans nœud, sans situations, sans caractères, cours de rhétorique épistolaire sur l'amour, semé de lieux communs métaphysiques, économiques et pédagogiques, ennuyeux à l'enfer. [...] Ce livre est mort, et sans une même déchéance des mœurs et du goût qui établit un jour entre l'écrivain et le public une honteuse fraternité d'ivresse, un tel livre n'eût jamais paru²¹.

Où donc verra-t-on, de 1848 à 1878, cette levée de boucliers pour défendre Rousseau, dont parlait Albert Schinz? Au cours de ces trente années, jamais le roman n'a été analysé sérieusement, l'art de Rousseau a été ignoré ou condamné, aucune de ses idées n'a reçu l'attention, les mobiles de ses personnages sont demeurés incompris. Dans cette époque qui déchiffre le XVIII^e siècle sous le prisme révolutionnaire et qui s'est mal remise de la grande peur de 1848, la mystique antirousseauiste n'a pas fait grâce à la *Julie*.

Les commémorations du centenaire ne lui apportèrent rien. Victor Hugo, qui a célébré Voltaire, a refusé, malgré l'insistance de Louis Blanc, de parler de Rousseau. En fêtant le patriarche de Ferney, les radicaux affirment à la fois leur anticléricisme et leur antisocialisme,

20. H. Taine, *Les origines de la France contemporaine : L'Ancien Régime*. Paris, 1875, p. 145.

21. L.-I. Moreau, *Jean-Jacques Rousseau et le siècle philosophe*. Paris, 1870, pp. 140-143.

tandis que le salut à Jean-Jacques relève de l'extrême-gauche. Pour les officiels, on peut accepter d'élargir le front républicain jusqu'à 89, non jusqu'à 93, jusqu'à février, non jusqu'à juin 1848. Voltaire est fêté le 30 mai, anniversaire de sa mort; Rousseau le 14, et non le 2 juillet : l'hommage au plus démocrate des philosophes s'unit au souvenir de la prise de la Bastille²². *L'Héloïse* n'y gagne rien : ce qu'on célèbre, ce sont des symboles, des idées, non une œuvre littéraire.

Entre 1878 et 1912, un mouvement s'accélère pour la récupération progressive de Rousseau comme grand écrivain national qui, contre les résistances de la droite, a sa place dans le patrimoine. Peu à peu intégré au discours institutionnel de la III^e République, Rousseau est l'objet d'une appropriation par l'idéologie dominante²³. Les fidèles s'essaient à montrer une existence, non plus scandaleuse, mais exemplaire et malheureuse, à réhabiliter sa personnalité, à opposer le Jean-Jacques pauvre au possédant Voltaire, sans oublier de le définir, comme Ernest Hamel, en « véritable fondateur de la démocratie moderne ». La statue, refusée en 1878, est inaugurée le 3 février 1889, mais son socle rappelle qu'elle est dédiée « à l'auteur d'*Émile* et du *Contrat social* ». Jules Simon, directeur de l'Académie française, a prétendu s'abstenir de toute intention politique : « Je ne parle ici ni du philosophe, ni du socialiste, mais seulement du grand écrivain ». Mais d'autres ont été plus clairs. Auguste Castellant, secrétaire du Comité du monument, a salué le *Contrat social* qui a institué la souveraineté du peuple et le suffrage universel; Jules Steeg, député de la Gironde, a salué « un des pères de la Révolution », l'homme « qui a préparé l'avènement de la démocratie, qui a ouvert les voies à la République ». Aussi, dans *J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui*, gros volume d'hommages réunis en 1890 par John Grand-Carteret, *La Nouvelle Héloïse* occupe-t-elle une place bien modeste : Gustave Vapereau, louant la poésie des paysages et du style, se contente d'affirmer — contre toute vraisemblance — qu'elle « a pris place parmi les œuvres les plus

22. Sur les circonstances du centenaire, voir : M. Delon, « 1878 : un centenaire ou deux », *Annales Historiques de la Révolution Française*, L, 1978, pp. 641-663; G. Benrekassa et al., « Le premier centenaire de la mort de Voltaire et de Rousseau : significations d'une commémoration », *RHLF*, LXXIX, 1979, pp. 265-295.

23. Voir J.-M. Goulemot et E. Walter, « Les centennaires de Voltaire et de Rousseau », dans *Les lieux de mémoire*. Sous la dir. de P. Nora. Paris, 1984, t. I, pp. 381-420; G. Benrekassa, « J.-J. Rousseau, grand écrivain national », dans *Fables de la personne*. Paris, 1985, pp. 135-218.

populaires des temps modernes ». Dans le dernier quart du siècle, qui voit naître les premières grandes éditions modernes de Voltaire, de Diderot et même de la *Correspondance littéraire* de Grimm, on attend en vain celle de Rousseau.

Dans cette même période, que dit-on de la *Julie*? Dans la plupart des cas, on en reste aux jugements superficiels ou aux invectives de l'époque précédente. L'*Histoire littéraire* de Fleury, les *Morceaux choisis* d'Ancein la citent et n'en disent rien, tandis que le manuel de Doumic, en une ligne et demie, la décrit comme « le premier roman qui ait su faire parler à l'amour [...] un langage éloquent²⁴ ». Avec Ch. Gidel, nous voilà — et jamais le commentaire ne dépasse quelques lignes — devant une œuvre contradictoire comme Jean-Jacques lui-même, qui a dangereusement exalté le sentiment. « Ouvrage mal composé et d'une lecture fatigante », juge L. Collas, qui n'a que trop enseigné à oublier la règle du devoir, ce qui est aussi l'opinion de H. Goffart : de belles descriptions, certes, et l'amour véritable opposé à la galanterie du temps, mais « roman interminable [...] fatigant²⁵ ».

Nous voici aux environs de 1890 et l'*Héloïse* ne suscite toujours que des appréciations d'une désespérante brièveté, d'une parfaite banalité ou d'une irritante incompréhension. Cette année-là, Jules Labbé, dans ses *morceaux choisis*, donne bien neuf extraits point trop compromettants de l'œuvre, mais son exemple n'est pas suivi. Cette année-là aussi, Emile Faguet se manifeste pour la première fois, dans son *Dix-huitième siècle*. Comme Rousseau lui-même, les personnages de *La Nouvelle Héloïse* sont dans une position fautive, dépourvus de vraisemblance et « follement romanesques », Wolmar est « décidément fantastique » : « Est-ce assez Rousseau? » Ce Rousseau, il est d'ailleurs au cœur du roman, car Jean-Jacques

est un plébeien qui a voulu être du monde, [...] qui s'en est cru méprisé, et qui s'en venge. [...] Remarquez que, plus tard, dans *La Nouvelle Héloïse*, c'est un plébéien épris d'une patricienne. [C'est] le rêve d'une nuit d'été d'un maître d'études.

-
24. J. Fleury, *Histoire élémentaire de la littérature française*. 3^e éd. Paris, 1880; A. Ancein et E. Vidal, *Morceaux choisis d'auteurs français*. Paris, 1887; R. Doumic, *Histoire de la littérature française*. Paris, 1887, p. 465.
25. Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*. Paris, 1883, t. III, pp. 66-67; L. Collas, *Histoire de la littérature française*. Paris, 1885, p. 190; H. Goffart, *Histoire de la littérature française*. Namur, 1889, p. 300.

Jolie formule pour résumer le roman médiocre d'un esprit médiocre et envieux!²⁶.

Des années encore se suivent et se ressemblent. Brunetière, qui consacre une étude à la « folie » de Rousseau, se détourne d'un échange épistolaire « dont l'obscénité naïve et l'inconsciente grossièreté » l'écœurent. H. Beaudouin y trouve « la théorie de la vertu jointe à la pratique du vice », A. Anspach avertit de « l'immoralité de ce livre, qu'il est sage et prudent de ne jamais ouvrir, comme l'auteur lui-même d'ailleurs nous le conseille », et l'abbé Montagnon rappelle, sans en rien citer, que l'œuvre se caractérise par l'absence complète de sens moral, une sensibilité et une imagination anormales. Arthur Chuquet, dans son *Jean-Jacques Rousseau*, concède — ce n'est pas neuf — de belles descriptions, mais épingle Wolmar invraisemblable, Saint-Preux « bas et servile », Julie prêcheuse, bâille aux dissertations et aux « platitudes ». Et s'il n'y avait que cela! Mais Rousseau y a remplacé raison et vertu par le culte de la sensiblerie, y libère « ses ardeurs et ses ravissements érotiques », s'y complaît « à de lascifs tableaux » qui ne le cèdent en rien à ceux de l'Arétin²⁷. Pauvre *Héloïse*!

Dans les ultimes années du siècle, quelques voix cependant se font entendre pour montrer dans le roman autre chose que des longueurs et des peintures scandaleuses. C'est d'abord, en 1894, celle de Gustave Lanson. Le premier, il comprend l'originalité de la « méthode » psychologique de Wolmar et surtout les intentions de la seconde partie : « Rien de plus profond, au point de vue de la vérité, de plus efficace, au point de vue de la moralité, que l'idée du renouvellement intégral de l'être moral, sur laquelle pivote toute l'action du roman ». Il retient l'élan de la composition lyrique, les charmes de la poésie domestique, l'usage du pittoresque et du réalisme. Un grand roman, pense Lanson, même « s'il décerne parfois bien singulièrement des brevets de vertus ». Attentif déjà à répondre aux vieilles attaques contre l'incohérence et les contradictions de la pensée de Rousseau, il ne peut cependant s'empêcher d'en déceler une entre le roman et le traité politique :

26. J. Labbé, *Morceaux choisis des classiques français*. Paris, 1891; E. Faguet, *Dix-huitième siècle*. Paris, 1890, pp. 346, 377-382.

27. F. Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*. Paris, 1891, p. 241; H. Beaudouin, *La vie et les œuvres de J.-J. Rousseau*. Paris, 1891, p. 188; A. Anspach, *Résumé de l'histoire de la littérature française*. Heidelberg, 1892, p. 184; abbé Montagnon, *Morceaux choisis*. Paris, 1892; A. Chuquet, *J.-J. Rousseau*. Paris, 1893, pp. 98-109.

En premier lieu, le don absolu que les citoyens font d'eux-mêmes à l'État semble être incompatible avec la forte constitution de la vie morale intérieure; jamais la conscience de Wolmar ou de Julie ne saura donner à la volonté générale, à la loi, un droit absolu de lui prescrire et de la régler : les dogmes de la religion civile ou l'oppriment, s'ils parlent autrement qu'elle, ou n'existent pas, s'ils parlent comme elle. En second lieu, la famille restaurée sur la vérité par les belles âmes de Julie et de Wolmar forme un groupe qui s'interpose entre l'État et l'individu, et la doctrine du *Contrat social* ne subsiste plus dans sa pureté. Et enfin, le type de société auquel appartient la famille restaurée de Wolmar et de Julie, c'est le régime patronal, essentiellement différent du socialisme égalitaire du Contrat²⁸.

Ceci est neuf. Non seulement Lanson, pour la première fois dans un manuel, consacre de nombreuses pages à *La Nouvelle Héloïse*, mais il procède, sans préjugés, à une véritable analyse, même s'il lui est encore difficile de dépasser certaines apories apparentes. Quatre ans plus tard, Brunetière, pourtant point trop féru de Rousseau, admet que la *Julie*, par son ampleur et ses préoccupations, confère enfin sa dignité au genre romanesque. En même temps, la grande entreprise dirigée par Petit de Julleville tranche à son tour sur le ton général. Un premier chapitre, rédigé par F. Maury, émet encore des réserves : le ton est trop souvent « celui de la discussion, même de l'in-folio », Julie raisonne trop et a « une tête masculine », mais c'est un grand roman, riche d'idées et de puissante construction. Le critique regrette cependant la fin, équivoque, où l'héroïne ne vit à Clarens qu'un semblant de bonheur.

Le roman peut donc tourner, pour les sceptiques, à la justification de l'amour coupable, puisque Julie meurt presque de n'avoir pas été infidèle à son époux. Situations, personnages, thèmes philosophiques, moraux ou religieux, tout laisse ainsi une impression confuse et inquiétante.

Ces réserves disparaissent dans le chapitre consacré par P. Morillot à la nouveauté de l'œuvre : apologie du mariage et de la femme chrétienne, défense des mœurs, style neuf où nous ne parlons d'emphase que parce que les modes ont changé. Plutôt que de Richardson, Rousseau est tributaire de sources bien françaises — *L'Astrée*, *La Princesse de Clèves*, *Cassandre*, *Le Grand Cyrus*. Ainsi, conclut Morillot, l'œuvre « marque la complète résurrection du grand roman en France. [...] Rousseau ouvrait à ses successeurs un champ illimité : *La Nouvelle Héloïse* rendait possibles tous les

28. G. Lanson, *Histoire de la littérature française*. Paris, 1894, pp. 773-791.

romans ». Édouard Herriot, enfin, relevait bien « des invraisemblances, de l'illogisme et même de l'immoralité », mais son *Précis* exaltait surtout la poésie, l'intimisme, le pittoresque et le lyrisme. Des défauts, sans doute, « mais, pour ces défauts, que de beautés²⁹ ! ». Tout compte fait, le XIX^e siècle s'achevait pour la *Julie* mieux qu'il n'avait commencé. Allait-elle enfin retenir l'attention et trouver des admirateurs ?

C'est aller un peu vite. Ces quelques années ne sont qu'une accalmie entre les centenaires de 1889 et de 1912. Certes, l'érudition se développe, des travaux sérieux sont consacrés, sinon à *La Nouvelle Héloïse*, du moins à Rousseau, à sa pensée philosophique, politique et pédagogique, à sa biographie. La fondation en 1904, à Genève, de la Société Jean-Jacques Rousseau, est un indice non négligeable d'un intérêt croissant, d'une volonté de compréhension au-dessus des querelles partisanes.

Un nouveau sursaut cependant se préparait, et 1912 est annoncé par une série d'escarmouches où, une fois de plus, le Rousseau politique sert de cible, mais où les éclats retombent sur le romancier. Pour J. -F. Nourrisson, Rousseau a copié Richardson sans l'égaliser, et il rejette dans les égouts de la littérature « cette déclamatoire composition, érotique tour à tour et prêchuse, dont l'ennui plus encore que le dégoût rend aujourd'hui la lecture insupportable³⁰ ». Après Ernest Seillière, qui s'en prend à l'« impérialisme mystique » de Jean-Jacques menaçant la société contemporaine, Pierre Lasserre lance, en 1906, son assaut furibond contre le romantisme, « pourriture de l'intelligence » et « ruine de l'individu », accentuées par l'influence germanique. À l'origine de tout, Rousseau, prêtre de l'individualisme absolu et de la dissolution sociale : « Rien dans le romantisme qui ne soit de Rousseau. Rien dans Rousseau qui ne soit romantique ». Dans son roman, Jean-Jacques a prétendu faire du vice une philosophie :

La Nouvelle Héloïse, c'est un interminable défilé de nuages parés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; parfois passent des teintes vraiment délicates ou magnifiques, mais noyées dans un céleste jargon. [...] C'est l'humanité la plus

29. F. Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*. Paris, 1894, p. 334; Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature françaises*. Paris, 1898, t. VI, pp. 270-274, 486-491; E. Herriot, *Précis de l'histoire des lettres françaises*. 2^e éd. Paris, 1902. On notera que P. Morillot avait déjà consacré un article à « La moralité dans *La Nouvelle Héloïse* » (*Revue des Cours et Conférences*, I, 1892-1893, pp. 235-241).

30. J.-F. Nourrisson, *Jean-Jacques Rousseau et le rousseauisme*. Paris, 1903, p. 223.

fausse du monde. Julie n'est pas un être vivant, mais la synthèse des jouissances contradictoires (être adoré et être méprisé) que Rousseau combine dans ses songes sans frein. [...] On ne relèverait pas si vivement que ce roman avilisse les mœurs, s'il ne flétrissait par là même les grâces de l'amour. [...] En attendant le mariage, Julie a demandé de secrets plaisirs à son professeur. Elle l'a fait en fille de son siècle, libre de tête. Ce qui eût paru également affreux à tous les poètes de la passion féminine, [...] c'est que Julie fasse de ce qui lui est advenu sous les charmes [...] un événement théologique dont elle disserte du plus haut de sa tête. [...] La plus vive excitation de l'instinct sexuel, où la sagesse des peuples avait toujours vu la plus puissante source d'illusion, équivalait ici à la plus haute intuition philosophique³¹.

Si Lasserre écrivait pour l'Université, Jules Lemaître porte la question devant le public mondain dans une dizaine de conférences accablantes. Jean-Jacques, que cela soit dit une fois pour toutes, est responsable de la Terreur et des massacres, l'inventeur d'« un des plus complets systèmes d'oppression qu'un maniaque ait jamais forgé ». Dans son roman, il a béni le mariage à trois, corrompu la tradition française et l'ignoble morale de ses personnages est bien la sienne : « L'impudeur de Julie nous fait ressouvenir que celui qui la fait parler n'est venu qu'après de longues souillures à l'amour normal et qu'il l'a connu pour la première fois dans des conditions tranquillement cyniques et avec une femme pour qui l'amour n'était qu'un geste comme un autre ». Et ce style, « emphatique et pleurard » ! Celui d'un malade, d'un névrosé, mais appelé à quel avenir ! « Rousseau n'a pas seulement légué à la Révolution son vocabulaire politique, ses fêtes et sa conception de l'État : il lui a transmis le style bête³² ». Et toute la droite de faire chorus, au point de provoquer de la part de la gauche, le 10 mars 1907, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, une manifestation en l'honneur de Rousseau « annonciateur et grandiose ouvrier de la Révolution ».

Comme toujours, l'*Héloïse* passe au second plan, l'*Émile* et le *Contrat social* essayant les assauts les plus rudes. Ch.-M. Desgranges n'est pas vraiment hostile, mais juge l'œuvre « d'une lenteur désespérante » et ne valant plus guère que par quelques pages descriptives³³. En revanche, Auguste Dide et Émile Faguet n'en laisseront pas pierre sur pierre. Dide l'affirme, le protestantisme, qui a mené à la Révolution, est le génie même d'un roman où Rousseau a prétendu hugueno-

31. P. Lasserre, *Le romantisme français*. Paris, 1906, pp. 52-56.

32. J. Lemaître, *Jean-Jacques Rousseau*. Paris, 1907, pp. 188-193.

33. Ch.-M. Desgranges, *Histoire illustrée de la littérature française*. Paris, 1910, p. 632.

tiser la tradition française. De là ce ton de prêcheur et « la faconde alambiquée, cuistrale et prédicante de la verbeuse Julie », de là aussi l'hypocrite amoralité distillée dans « une rhétorique cantharidée ». Car Saint-Preux — retenons la beauté de la formule — est « un suborneur qui semble plus obéir à des sensations physiologiques qu'à des sentiments amoureux, et confondre [...] les hennissements de la concupiscence avec la voix de l'amour ». Plus courtois mais plus insidieux, Faguet n'a pas préparé moins de cinq volumes pour fêter — si l'on peut dire — le tout proche bicentenaire. Dans *Rousseau artiste*, en 1911, *La Nouvelle Héloïse* est donnée pour une œuvre mal composée, où Julie est une « fille tarée » qui confond l'appel des sens et l'amour, mais qui ne manque pas de sens pratique dans la vie quotidienne. Au fond, décrète ce féministe en haussant les épaules, « elle est semblable à toutes les femmes : elle aime le premier imbécile qu'elle rencontre, et elle respecte, avec une sorte d'humilité attendrie, le second imbécile qui lui est présenté ». Le sourire poli n'empêche pas le coup de griffe dans la peinture des deux imbéciles :

Wolmar est un Orgon qui aurait ou, en tout cas, qui serait convaincu d'avoir un grand ascendant sur Tartufe; Saint-Preux est un Tartufe modéré, sage, délicat, qui, sans doute, « convoite » la femme de son hôte, mais qui se borne à la convoiter, qui la désire vertueusement; qui, sans doute, profite du bien d'Orgon, mais qui se borne à en profiter sans le dérober brutalement, qui en profite vertueusement, qui donne vertueusement du grain aux oiseaux de Julie, qui donnera aux enfants d'Orgon des leçons de vertu et de délicatesse et qui est le plus vertueux des écornifleurs³⁴.

On connaît les affrontements de 1912, les charges pour et contre à la Chambre et au Sénat, les sorties de Maurice Barrès sur « l'extravagant musicien » et l'inspirateur des Kropotkine, des Garnier et des Bonnot. Si la *Revue chrétienne*, protestante, consacre alors un numéro à la défense de Jean-Jacques, à droite la *Revue critique des idées et des livres* riposte par la plume féroce de Paul Bourget ou d'Henri Clouard. Dans l'*Action française*, on dépèce le « métèque », le « juif », le Rousseau « dur et laid, hagard et loufoque ». Les festivités du 30 juin s'achèvent par des bagarres entre républicains et Camelots du roi et des arrestations. La politique, toujours, l'emportait, entraînant Rousseau

34. A. Dide, *J.-J. Rousseau, le protestantisme et la Révolution française*. Paris, 1910, pp. 187-198; E. Faguet, *Rousseau artiste*. Paris, 1911, pp. 96, 111, 150.

dans un débat qui le dépassait, mais où il demeurait, de part et d'autre, un symbole et un mythe mobilisateur.

Cette année 1912 ne fut pas celle de *La Nouvelle Héloïse*. Prudemment neutre, le manuel d'Abry, Audic et Crouzet proposa, en dix lignes, l'image d'un roman gentiment champêtre, abordant les grands sujets, idylle moralisante à l'usage des classes, et l'anthologie d'Eugène Fallex s'en tint à quelques textes sur l'opéra, la ville, les vendanges, le bonheur domestique³⁵. Bien frêle rempart contre la canonnade adverse. Le sénateur catholique Las Cases dénonce un style au service de l'hypocrisie, de l'égoïsme, de l'orgueil; pour G. de Reynold, les personnages du roman « déclament des leçons de morale du haut de leurs désordres »; pour A. Du Fresnois, Julie est « une jeune fille folle de son corps » et la fausse sensibilité de Rousseau nous conduit « sur le chemin de l'animalité ». Et revient la vieille antienne : « Tout ce que Rousseau a inventé, c'est un jargon passionné. Lisez les lettres d'amour qu'échangeaient les gens de 1793 : ah! que de passions dévorantes! Et ouvrez les recueils de discours des révolutionnaires : ah! que de beaux sentiments, que de sensibilité ! Mais les discours avaient pour conclusion les massacres de Septembre ». Ne fallait-il pas rappeler que Jean-Jacques avait fait couler autant de sang que de larmes? Quant à H. Clouard, reprenant Proudhon, il voyait dans le roman le produit « d'un cœur dévirilisé, d'une volonté passive, d'une raison désorientée » — crimes majeurs aux yeux des prophètes de l'énergie nationale. Que pouvait, contre ces sorties furieuses, les conférences publiées à Genève par Bernard Bouvier, président de la Société Jean-Jacques Rousseau? Au moment où la droite dénonçait la corruption de la tradition française, n'y avait-il pas quelque naïveté à faire voir dans *La Nouvelle Héloïse* « le premier héros de la mélancolie », l'« harmonie préétablie » avec la pensée allemande, l'idéal helvétique, l'hommage à la religion protestante et « les premiers germes de l'anarchisme romantique³⁶ »?

35. E. Abry, C. Audic, P. Crouzet, *Histoire illustrée de la littérature française*. Paris, 1912, pp. 401-402; E. Fallex, *Morceaux choisis de J.-J. Rousseau*. Paris, 1912.

36. Las Cases, « L'idole », *La Libre parole*, 30 juin 1912, p. 1; A. Du Fresnois, « Julie ou La Nouvelle Héloïse », *Revue critique des idées et des livres*, XVII, juin 1912, pp. 679-690; H. Clouard, « Rousseau : Remarques sur l'écrivain », *ibid.*, p. 675; G. de Reynold, « Enquête sur J.-J. Rousseau », *Les Feuilletts*, juin 1912, p. 200; B. Bouvier, *Jean-Jacques Rousseau*. Genève, 1912, pp. 237-274.

Même si les commémorations de 1912 se déroulent sous le haut patronage du Président Fallières et sacrent officiellement Jean-Jacques grand écrivain national, l'opposition, on le voit, n'avait pas désarmé. La même année cependant paraissent un important numéro de la *Revue de métaphysique et de morale* et des articles de Lanson, Mornet, Baldensperger, Beaulavon; un peu partout en Europe et outre-Atlantique ont lieu conférences, banquets, expositions. Le Bicentenaire imposait Rousseau en même temps qu'il célébrait la République et la Révolution dont elle se réclamait. Mais *La Nouvelle Héloïse* continue de jouer les parents pauvres. Il serait tentant de poursuivre cette revue, de chercher si les manuels et histoires littéraires de notre siècle se sont montrés plus accueillants. Le temps manque : bornons-nous à quelques coups de sonde.

Au lendemain de 1912, les adversaires un moment se taisent, enroués d'avoir tant criés. J. Lemaître, goguenard, s'amuse à rédiger une petite nouvelle, *Le tempérament de Saint-Preux*, suite burlesque au roman de Rousseau. Julie n'est pas morte et, à Clarens, où l'on parle toujours autant de vertu, Saint-Preux est devenu à la fois l'amant de Claire et de Julie; pour faire bonne mesure, le vigoureux jeune homme s'est encore assuré les faveurs de la servante Fanchon. Le parfait Wolmar, bien sûr, n'a rien vu, et le récit s'achève sur la lettre candide qu'il adresse à Milord Édouard : « Tout va toujours ici le mieux du monde. Cependant, quoique Saint-Preux mène la vie la plus saine et la plus conforme à la nature, il est, depuis quelque temps, dans un état d'extrême fatigue³⁷ ».

C'était sarcastique, mais pas trop méchant. Bien moins en tout cas que les sorties du baron Seillière, qui raille « la mort érotico-mystique » de Mme de Wolmar, résume le roman dans la formule « platonisme et détournement de mineure » et désigne Julie comme « la plus folle et l'on pourrait dire la plus effrontée des tentatrices et des excitatrices à la débauche ». André Thérive s'esclaffe en 1926 devant « l'absurde roman de *La Nouvelle Héloïse*, plus extravagant à sa façon que *Gargantua* ». A. Brou, en 1927, conclut sévèrement : « Pour faire œuvre morale, il eût fallu à l'auteur une idée moins inconsistante du devoir, ne pas confondre sensibilité et conscience, pas plus qu'émotion et pensée, ne pas tant mêler aux prêcherries les tableaux voluptueux ».

37. J. Lemaître, « Le tempérament de Saint-Preux », dans *Nouveaux contes en marge*. Paris, 1914.

C.-A. Fusil n'est pas plus tendre en 1929 : « roman de la dernière inconsistance », « baudruches venteuses », scènes « pauvres et niaisés » dont on pourrait « tirer un recueil de lettres pour collégiens à l'imagination précoce³⁸ ». Sautons deux décennies pour feuilleter le manuel de Gonzague Truc : « passion des sens [...] peintures voluptueuses [...] chaleur malsaine et trouble [...] ménage à trois ». Une dizaine d'années encore et André Billy, qui fait paraître le roman en 1771, y découvre toujours « des choses assez pénibles, ou assez délicates, sur ce que l'amour a été pour Jean-Jacques », car « les ardeurs qu'il prête à sa Julie et à son Saint-Preux offrent quelque chose de fumeux et d'un peu douteux ».

L'hostilité morale n'a pas désarmé en 1958, lorsque Henri Berthaut traite de Rousseau dans l'*Histoire de la littérature française* publiée sous la direction de J. Calvet. L'idylle nous fatigue, assure le critique, le roman de la femme vertueuse « est bâti sur un paradoxe choquant », car « un parfum de péché traîne dans ses exhortations vertueuses, et ses deux amoureux chantent trop le *Reviens, pêcheur* sur l'air de *Femme sensible* ». Oubliée d'ailleurs, l'*Héloïse* n'est plus « qu'un champ pour florilèges³⁹ ». Poussons enfin jusqu'en 1967 pour voir comment l'*Histoire de la littérature française* du romancier Paul Guth, destinée à un très large public, traite la malheureuse *Héloïse*. Jean-Jacques, « pionnier de la presse du cœur », pratique « l'alternance de flou brûlant et de moralisation verbeuse pour vierges échauffées ». On n'échappe pas au morceau de bravoure :

Suisse et protestant, Jean-Jacques renverse des siècles de cocuage français. En un onctueux sermon à la chlorophylle, aux affadissements lacustres, il prêche contre les cocus comme un Calvin qui aurait donné des leçons de clavecin. *La Nouvelle Héloïse* prend aussi l'aspect d'un manuel de puériculture, rédigé par un homme qui a abandonné ses cinq enfants à l'Assistance et d'un traité d'agriculture écrit par un Olivier de Serres myope, qui ne saurait pas distinguer un volubilis d'un topinambour. Pour réprimer ses passions, ce nouvel Abélard n'a d'ailleurs pas eu besoin de subir l'opération de son ancêtre. Ses empêchements suffisaient.

-
38. E. Seillière, *Les étapes du mysticisme passionnel*. Paris, 1919, pp. 28, 40; *Jean-Jacques Rousseau*. Paris, 1921, pp. 111, 330, 334, 340; A. Thérive, *Le retour d'Amazan ou une Histoire de la littérature française*. Paris, 1926; A. Brou, *Le dix-huitième siècle littéraire*. Paris, Téqui, 1927, t. III, p. 130; C.-A. Fusil, *L'Anti-Rousseau*. Paris, 1929, pp. 61-112.
39. H. Berthaut, *De Candide à Atala*, t. VII de l'*Histoire de la littérature française* publiée sous la direction de J. Calvet. Paris, Del Duca, 1958, p. 167.

Depuis Proudhon, le thème de la dévirilisation avait la vie dure. Mais ces déliquescences, conclut Guth, convenaient aux femmes du XVIII^e siècle : « Pour endormir dans leur lit ces éternelles petites filles, il fallait un faux homme qui fût à la fois, en prose, puisque la tragédie est morte, un Racine fade et un Corneille mou. Voilà Jean-Jacques⁴⁰ ! ».

Restons-en là, sans trop savoir que conclure, sinon que *La Nouvelle Héloïse* a traversé un interminable purgatoire. Au-delà du romantisme, une certaine emphase sentimentale, le vocabulaire même de l'amour et la forme épistolaire sont passés de mode, mais il demeure singulier que le roman se soit attiré tant d'hostilité et tant de sarcasmes. Bien des attaques assurément sont le fait d'adversaires politiques acharnés à dénigrer tout ce qui sort de la plume de Rousseau et à dénoncer, sur tous les plans, sa néfaste influence. Reste que, en un siècle et demi, manuels et histoires de la littérature, quand ils le citent⁴¹, s'en tiennent à quelques lignes où jamais l'œuvre n'est perçue dans sa richesse idéologique, psychologique et affective. « Julie l'oubliée », soupirait en 1929 Robert Kemp, et André Lebois, trente ans plus tard : « Nous n'avons plus les yeux qu'il faut, les cœurs qu'il faut⁴² ».

Sans doute l'érudition s'est-elle montrée moins négligente, et les travaux sur l'*Héloïse* sont aujourd'hui légion. Mais il demeure, entre un spécialiste comme H. Coulet qui tient la *Julie* pour le plus beau roman français du XVIII^e siècle, et le public atteint par les manuels, un fossé difficile à combler. Le phénomène éditorial le prouve. Le *Contrat social* fait l'objet des éditions savantes de Dreyfus-Brisac dès 1896, de Beaulavon en 1903, de C. E. Vaughan en 1918 et peut s'acheter dans les Classiques Hatier dès 1921 et de nos jours dans dix éditions différentes. *La Nouvelle Héloïse* a dû

-
40. G. Truc, *Histoire illustrée des littératures*. Paris, 1952, pp. 166-167; A. Billy, dans *Neuf siècles de littérature française*. Sous la dir. de Em. Henriot. Paris, 1958, p. 309; P. Guth, *Histoire de la littérature française*. Paris, 1967, t. II, p. 541.
41. Signalons, à titre d'information, qu'on ne trouve quasiment rien chez : M. Braunschvig, *Notre littérature étudiée dans les textes*. Paris, 1920; M. Allain, *Histoire générale de la littérature française*. Paris, 1922; G. de Plinval, *Précis d'histoire de la littérature française*. Paris, 1925; Ed. Maynial, *Précis de littérature française*. Paris, 1926; R. Jasinski, *Histoire de la littérature française*. Paris, 1947; H. Clouard, *Petite histoire de la littérature française*. Paris, 1965; A. Chassang et Ch. Senninger, *XVIII^e siècle : Points de vue et références*. Paris, 1966.
42. R. Kemp, *Les Nouvelles littéraires*, 14 décembre 1929; A. Lebois, *Littérature sous Louis XV*. Paris, 1962, p. 126.

patienter jusqu'à D. Mornet, en 1925. L'œuvre pâtit, c'est entendu, de sa longueur. Toujours est-il qu'elle a paru chez Garnier en 1960, chez Garnier-Flammarion en 1967. Mais on ne la trouve ni dans le « Livre de Poche », ni dans « Folio ». Du reste, même les spécialistes... Ne faut-il pas attendre 1949 pour que M. B. Ellis y découvre la « synthèse » de la pensée de Rousseau? Enfin, si l'on a tenu déjà des colloques sur les *Discours*, sur l'*Émile* ou sur le *Contrat social*, celui qui s'ouvre aujourd'hui est, à ma connaissance, le premier consacré à *La Nouvelle Héloïse*.

Raymond Trousson